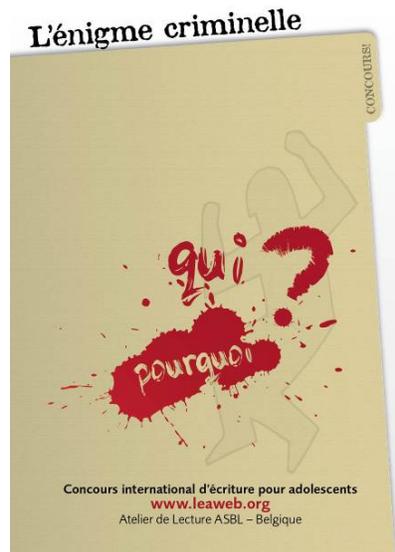


L'énigme criminelle



Concours international d'écriture pour adolescents
www.leaweb.org
Atelier de Lecture ASBL – Belgique

Enquêtes et C^{ie} ...



Dossier destiné au 2^e degré du secondaire (fin du collège, début du lycée)

Fin octobre, vous pourrez télécharger un dossier rédigé par le même auteur et destiné aux mêmes élèves. Il s'intitulera : Lire le premier récit français d'enquête criminelle.

© Ariane LETURCQ 2008-2009
Copie autorisée pour usage pédagogique en classe avec mention de la source.
Toute autre utilisation est soumise à une autorisation écrite.

ATTENTION, CHIEN GENTIL

Voici une nouvelle de **Fredric Brown**. Prends-en connaissance en étant attentif à ce qui capte ton intérêt, ce qui te donne envie de continuer.



L'idée du meurtre germa dans l'esprit de Wiley Hughes la première fois qu'il vit le vieil homme ouvrir le coffre.

Le coffre contenait de l'argent. Beaucoup d'argent.

Le vieil homme préleva sur une des liasses trois billets qu'il remit à Wiley. C'étaient des billets de vingt dollars.

– Soixante dollars tout rond, monsieur Hughes, dit-il. Et c'est le neuvième versement.

Il prit le reçu que lui tendait Wiley, ferma le coffre et brouilla la combinaison.

C'était un petit coffre d'aspect vétuste. A condition de ne pas avoir à s'inquiéter du bruit, on aurait pu l'ouvrir avec un ciseau à froid et une bonne pince-monseigneur.

Le vieil homme sortit de la maison pour raccompagner Wiley jusqu'à la grille en fer forgé. Après avoir refermé la grille derrière Wiley, il se dirigea vers l'arbre et remit le chien en liberté.

Wiley jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers la pancarte accrochée à la grille : ATTENTION AU CHIEN. Il y avait un cadenas à la grille, et un bouton de sonnette était encastré dans l'un des piliers. Si on

voulait voir le vieux Erskine, il fallait sonner et attendre qu'il sorte de la maison, qu'il attache le chien et déverrouille la grille pour vous permettre d'entrer.

Mais au fond, la grille cadénassée n'était pas un obstacle. Un homme agile aurait pu l'escalader sans trop de mal; seulement, une fois dans le jardin, il risquait d'être mis en pièces par ce fauve diabolique qui servait de garde du corps à Erskine.

Une brute vicieuse, ce chien.

Un chien maigre, sous-alimenté, aux babines écumantes et au regard meurtrier. Quand vous passiez devant lui, il ne courait pas à la grille pour aboyer. Il ne grondait même pas.

Il se contentait de tourner la tête pour vous suivre des yeux, en montrant ses crocs jaunâtres – menace d'autant plus sinistre qu'elle était silencieuse.

Un chien noir, aux yeux jaunes remplis de haine, dont la méchanceté tranquille dépassait l'ordinaire férocité canine. Un chien impitoyable. Oui, un vrai fauve diabolique.

Et une bête de cauchemar, en plus. Wiley en rêva cette nuit-là. Et la suivante.

Dans ses rêves, il se trouvait devant quelque chose qu'il désirait très fort. Ou près d'un endroit où il voulait aller. Mais un monstrueux chien noir, aux babines écumantes et au regard meurtrier, lui barrait à chaque fois le passage. A part la taille, c'était le chien de garde du vieux Erskine.

L'idée du meurtre fit son chemin.

Wiley Hughes se trouvait habiter à seulement un pâté de maisons du vieil homme. Chaque fois qu'il passait devant chez lui pour aller à son travail ou en revenir, il y pensait.

Ce serait si facile.

Le chien? Il n'aurait qu'à l'empoisonner.

Il devait d'abord se renseigner sur certains points, sans poser de questions directes. Au bureau, patiemment, il entra en contact avec le collecteur qui s'était occupé du vieil homme avant d'être transféré dans un autre secteur.

Après être allé boire plusieurs verres avec son collègue –et après avoir discuté de beaucoup d'autres débiteurs – il aborda enfin le sujet du vieillard.

– Le vieux Erskine? Un avare! S'il paie la marchandise à tempérament, c'est parce qu'il ne supporte pas de se séparer d'une grosse somme d'un coup. Vous avez vu tout l'argent qu'il garde dans son coffre?

Wiley orienta la conversation vers un terrain plus sûr. Il ne voulait pas discuter de choses susceptibles de le compromettre par la suite.

Vous connaissez des chiens plus féroces que son fauve diabolique? demanda-t-il.

L'autre collecteur secoua la tête.

– Ça n'existe pas. Ce clebs déteste même son maître. Remarquez, il y a de quoi : le vieux schnock le laisse à moitié crever de faim pour entretenir son agressivité.

Dégueulasse, dit Wiley. Comment se fait-il qu'il ne lui saute pas dessus?

On l'a dressé, voilà tout. Il n'attaque pas non plus le fils d'Erskine, qui vient une fois de temps en temps. Ni le commis qui livre la charcuterie. Mais il mettrait en pièces n'importe qui d'autre.

Laissant tomber le sujet comme un charbon ardent, Wiley Hughes se mit à parler de la veuve qui payait toujours en retard et qui pleurait si on la menaçait d'une saisie.

En dehors du vieil homme, le chien tolérait donc deux autres personnes. Autrement dit, si Wiley arrivait à résoudre le problème du chien sans recourir à la violence, les soupçons se porteraient sur ces deux personnes.

C'était un gros si, mais le fait que le chien fût sous-alimenté rendait la chose possible. Si le chemin du cœur, chez l'homme, passe par son estomac, pourquoi pas aussi chez le chien?

Ça valait la peine d'essayer.

Il se mit à l'œuvre avec force précautions. Il acheta la viande dans une boucherie située à l'autre bout de la ville. Cette nuit-là, lorsqu'il sortit de chez lui et emprunta la ruelle, il prit bien garde de ne pas se faire voir.

En marchant au milieu de la ruelle, il passa devant la maison du vieux Erskine sans s'arrêter. De l'autre côté de la grille, juste derrière, le chien le suivit en silence.

Wiley jeta un morceau de viande par-dessus la grille et poursuivit son chemin.

Arrivé au coin, il fit demi-tour. En marchant un tout petit peu plus près de la grille, il jeta un autre morceau de viande par-dessus. Cette fois, il vit le chien s'élancer pour chercher la nourriture.

Il rentra chez lui sans être vu, satisfait de la tournure que prenaient les choses. Le chien avait vraiment faim; il acceptait la viande que Wiley lui lançait. Très bientôt, l'animal lui mangerait dans la main à travers les barreaux de la grille.

Il dressa son plan avec soin, sans omettre aucun facteur.

Il acheta les outils dont il avait besoin, en s'arrangeant pour qu'on ne puisse remonter jusqu'à lui. Une fois essuyés, il les laisserait sur les lieux du cambriolage.

Il observa les habitudes des voisins et constata que, à une heure du matin, tous les habitants du pâté de maisons dormaient, à part deux personnes qui travaillaient la nuit et ne rentraient qu'à quatre heures et demie du matin.

Restait la question du policier de ronde. Quelques nuits blanches derrière une fenêtre obscure apprirent à Wiley que le flic passait deux fois : à une heure et à quatre heures.

Par conséquent, le moment le plus favorable se situait entre deux et trois heures.

Quant au chien, il l'avait apprivoisé plus facilement et plus rapidement que prévu. L'animal lui mangeait dans la main; à présent, il laissait même Wiley le caresser à travers les barreaux. La première fois, Wiley avait craint d'y laisser un doigt ou deux, mais ses inquiétudes s'étaient révélées sans fondement.

Le chien était sevré d'affection autant que de nourriture.

Un fauve diabolique? Diable! Wiley ricana intérieurement de la formule extravagante dont il s'était servi pour le décrire.

Vint la nuit où il osa escalader la grille. Le chien l'accueillit avec de petits jappements ravis.

Wiley, malgré tout, avait pris toutes les précautions possibles. D'épaisses jambières de cuir

sous son pantalon. Un foulard noué plusieurs fois autour de sa gorge. Et de la viande – plus appétissante que la sienne – à offrir. Après cela, il n'y eut plus de problème.

Wiley se décida pour la nuit du vendredi. Tout était prêt.

A tel point que, entre huit heures du soir et deux heures du matin, il n'eut rien à faire. Il régla donc son réveil et dormit.

Sans rêver de cambriolages. Ni de meurtres.

Dans la ruelle, il prit des précautions supplémentaires pour ne pas se faire repérer. Le clair de lune lui permit de déchiffrer – avec un petit sourire – la pancarte ATTENTION AU CHIEN accrochée à la grille.

Sa pince-monseigneur ouvrit une fenêtre aisément.

En silence, il monta l'escalier jusqu'à la chambre du vieil homme. Là, il fit le nécessaire en vue de pouvoir forcer le coffre sans risque d'être entendu.

Le meurtre était vraiment indispensable : assommé, même ligoté, le vieillard aurait pu réussir à donner l'alarme. Ou reconnaître son assaillant, malgré l'obscurité.

Le coffre présenta un peu plus de difficultés que prévu, mais pas trop. Bien avant trois heures du matin – avec, en outre, une marge de sécurité d'une heure – il était ouvert et vidé. Alors qu'il traversait le jardin, après avoir exécuté son plan sans accroc, Wiley Hughes commença à se demander avec inquiétude s'il avait commis une erreur. Il connut un bref instant de panique.

De retour chez lui sans encombre, il passa en revue toutes les étapes de l'opération et arriva à la conclusion qu'aucun indice ne conduirait la police à le soupçonner.

Dans le secret de sa maison, il compta l'argent à la lumière d'une lampe invisible de l'extérieur. Dès lundi, il le déposerait à la banque, dans un coffre qu'il avait déjà loué sous un nom d'emprunt.

D'ici là, n'importe quelle cachette ferait l'affaire. Mais il ne voulait prendre aucun risque : il en avait préparé une bonne. Dans l'après-midi, il avait bêché la grande plate-bande du jardin, derrière la maison.

Caché derrière la barrière, afin qu'on ne puisse le voir au cas – fort improbable – où un voisin regarderait par la fenêtre, il creusa un trou dans la terre fraîchement remuée.

Inutile d'enfouir l'argent trop profondément. Une légère cavité, une fois comblée, suffirait; nul ne pourrait la remarquer. Il enveloppa l'argent dans du papier huilé, l'enterra et camoufla soigneusement le trou, sans laisser la moindre trace.

A quatre heures du matin, allongé dans son lit, il pensait avec satisfaction à tout ce qu'il ferait de cet argent dès qu'il pourrait commencer à le dépenser sans risque.

Il était presque neuf heures lorsqu'il se réveilla. L'espace d'un instant, la panique l'assaillit de nouveau. Pendant des secondes qui lui parurent des heures, il resta étendu, les membres raidis, à tenter de se remémorer tous ses faits et gestes. Étape par étape, il reconstitua son expédition nocturne; peu à peu, il reprit confiance.

Personne ne l'avait vu. Il n'avait semé aucun indice.

L'astuce qu'il avait eue d'effectuer l'opération sans tuer le chien égarerait certainement les soupçons.

C'était facile – ô combien! – pour un homme rusé, de commettre un crime sans laisser la moindre piste. Ridiculement simple. Il n'avait rien...

Par la fenêtre ouverte de sa chambre, il entendit des voix excitées. L'une d'elles ressemblait à la voix du policier qui assurait la ronde de jour. On avait dû découvrir le crime. Mais pourquoi...?

Il courut à la fenêtre.

Rassemblé dans la ruelle, derrière la maison, un petit groupe de gens regardait dans le jardin.

Wiley abaissa son regard à la verticale et comprit qu'il était perdu. Un impressionnant assortiment de billets de banque, semblables à de minces plantes vertes ayant poussé trop tôt, garnissait la plate-bande fraîchement retournée.

*Et le chien noir dormait dans l'herbe, la truffe contre le papier huilé dans lequel Wiley lui avait apporté la viande avant de l'utiliser pour envelopper les billets.
Le chien dangereux, méchant, le fauve diabolique, s'était pris d'une telle amitié pour Wiley qu'il avait creusé un trou sous la barrière pour le suivre jusque chez lui.*

- Dès les huit premières lignes, tu as compris l'idée qui était en train de germer dans l'esprit de Wiley. Quelle(s) question(s) t'es-tu alors posée(s)?
- Quel était son principal obstacle? Le plan imaginé t'a-t-il paru réalisable ?
- Quelles questions te posais-tu en avançant dans ta lecture ?
- Avais-tu imaginé cette fin-là ? Si non, quelle autre ?
- Certains détails laissaient-ils présager cette fin-là ? Ou une autre ?
- Quelle(s) erreur(s) Wiley a-t-il commise(s) ?
- Sur la couverture du recueil de nouvelles, tu peux lire « Il y a pire qu'un chien méchant ! ». Es-tu d'accord avec cette affirmation. Explique.

La nouvelle policière

Un peu de théorie

La nouvelle se différencie du roman par sa brièveté : l'histoire tient en quelques pages, parfois même en quelques lignes ! La nouvelle n'est pas un résumé d'un texte plus long, sa brièveté tient simplement au fait que l'auteur centre l'attention sur un seul personnage (ou sur quelques personnages proches les uns des autres), au fait également qu'il n'étire pas l'action dans le temps : en général, les événements se passent en quelques jours ou quelques heures.

L'écrivain que l'on tient pour l'inventeur de la nouvelle d'énigme criminelle est l'Américain Edgar Allan Poe, qui vécut dans la première moitié du XIXe siècle.

Parmi les récits policiers (romans ou nouvelles), il est possible d'opérer une distinction entre ceux dont l'intérêt tient surtout à l'énigme et ceux dont l'intérêt tient surtout aux surprises que l'auteur réserve à son lecteur. Mais il ne s'agit pas d'une distinction rigide : un même récit peut offrir ces deux centres d'intérêt.

D'après Lectures pour toi 3^e, DUMORTIER, Labor

- Dirais-tu que la nouvelle que tu as lue en commençant ce dossier est plutôt une « énigme » criminelle ou une « surprise » criminelle ? Justifie ta réponse.

L'intrigue

Écrire une nouvelle policière semble bien difficile : comment trouver une idée originale qui « tienne la route ». Fredric Brown a réfléchi à la question et vous livre une manière d'élaborer une intrigue.

OÙ TROUVEZ-VOUS VOS INTRIGUES?

par Fredric Brown

Je suis persuadé – mais je peux me tromper; ça m'est arrivé – que tous les écrivains ont exactement le même système pour bâtir une intrigue mais que très peu d'entre eux ont analysé consciemment le processus. C'est ridiculement simple. Ne vous méprenez pas : je ne veux pas dire qu'il est ridiculement simple de trouver une bonne intrigue; je veux dire que le processus d'élaboration d'une intrigue est facile à expliquer et facile à comprendre. Et le fait de savoir que ce processus est conscient permet éventuellement de revenir en arrière pour découvrir et éliminer le défaut d'une mauvaise intrigue.

Un écrivain bâtit son intrigue par accréation. Au cas où vous auriez oublié le sens de ce terme, je vous épargnerai la peine de consulter le dictionnaire. Il signifie : augmentation par ajouts successifs.

Ça peut partir de n'importe quoi : un personnage, un thème, un décor, un simple mot.

C'est pourquoi certains écrivains sont embarrassés par l'éternelle question : « Où trouvez-vous vos intrigues? » Ils ne savent vraiment pas comment y répondre; si ça leur chante, ils expliquent comment ils mettent en forme une intrigue, mais ils ignorent d'où est venue cette intrigue. Ils ne peuvent donc pas donner la véritable réponse, toute simple : « Les intrigues ne se trouvent pas ; elles se construisent étape par étape. »

Bon, passons maintenant à la démonstration. Rien dans les mains, rien dans les poches. Je vais partir de zéro – d'un simple mot – et échafauder une intrigue. Bien entendu, il me faut d'abord

déterminer quel genre d'histoire je veux écrire. Les romans policiers étant ma principale source de revenus, je vais bâtir une intrigue de roman policier.

Il me faut maintenant choisir un point de départ. N'importe quel point de départ. Attendez que j'appelle ma femme, qui, en ce moment même, s'amuse à tondre la pelouse au grand air pendant que je m'escrime sur une machine à écrire brûlante. « Hé, Beth ! Donne-moi un mot ! N'importe quel mot ! »

(Je serais probablement capable d'en trouver un tout seul, mais ça risquerait d'être un mot avec lequel mon subconscient aurait déjà flirté et je vous tromperais alors sans le savoir.)

« Quoi ? » me répond Beth.

C'est un mot comme un autre, et je pourrais le prendre comme point de départ; mais il ne compte pas, parce qu'elle ne l'a pas vraiment dit en réponse à ma question. D'ailleurs, la tondeuse à gazon s'est arrêtée pour me permettre de m'expliquer. Entracte.

Je sors et je m'explique. Debout au bord du bassin, ma femme baisse les yeux. Le bassin contient des poissons rouges. Vingt-quatre poissons rouges dans un bassin de deux mètres de diamètre et de cinquante centimètres de profondeur.

« Poisson rouge », dit-elle. Évidemment.

L'un des protagonistes pourrait avoir, comme moi, un bassin rempli de poissons rouges ? Envisageable, mais je pense qu'une boutique d'animaux me donnerait un meilleur décor, plus de personnages, davantage de possibilités. Une boutique spécialisée dans les poissons rouges. Quel motif valable pourrait-on avoir d'assassiner un poisson rouge ? Quelle en serait la conséquence ? Voyons... une perte financière pour le propriétaire du poisson rouge, le patron de la boutique. Mon meurtrier – appelons-le X – veut racheter la boutique.

Pourquoi ? Hum... Cernons d'abord le personnage. Il faut qu'il ait un quelconque mobile criminel ; faisons de lui un escroc. En sa qualité de trésorier ou de chef-comptable d'une grande société, il a commis de gros détournements de fonds.

Comment le rattacher à la boutique ? Il pourrait être client, mais ça ne suffit pas. Employé, alors ? Ce serait parfait, mais comment diable... ?

J'y suis. Détourner des fonds, ce n'est pas compliqué ; l'ennui, pour l'escroc, c'est qu'il finit toujours par être démasqué, aussi habile soit-il. Il lui faut donc s'enfuir avec l'argent avant qu'on ne découvre ses malversations – et en s'arrangeant pour que la police ne le rattrape jamais. Supposons – l'idée a déjà servi, mais on peut en dire autant de toutes les idées – que le plan de X consiste à se forger une deuxième identité, dans la même ville, avant de disparaître. Pendant que les flics le rechercheront dans tout le pays, lui il sera toujours là, sous une autre identité déjà bien établie et acceptée.

Il faudrait qu'il ait un boulot à temps partiel – du moins, pendant la durée nécessaire pour lui permettre d'établir son autre identité. Mettons que le propriétaire de la boutique insère une annonce pour trouver un commis à temps partiel afin de laisser le magasin ouvert le soir (j'inventerai une bonne raison pour ça). L'escroc décide de saisir l'occasion et, grimé, il accepte l'emploi. Il s'organise une double vie, habite deux appartements différents – comportant chacun une entrée indépendante, pour qu'il puisse changer de déguisement à tout moment. Dans la journée, il détourne des fonds; le soir, il travaille à la boutique d'animaux. Sous son véritable nom, il fréquente de temps en temps la boutique comme client, pour s'assurer que sa double identité est bien à toute épreuve – et pour me permettre de l'introduire dans l'histoire sous deux personnalités distinctes. Deux personnages probablement un peu originaux, mais chacun à sa manière.

Voyons... Nous pourrions commencer l'histoire au moment où le propriétaire apprend avec étonnement qu'un de ses clients – appelons-le M. Janney – a pris la poudre d'escampette avec quatre cent mille dollars durement détournés. Nous devons le présenter rétrospectivement comme un client ; aucun problème de ce côté-là. Mais avant même de le présenter, nous devons introduire Willis Dean, le rouquin passablement excentrique qui travaille pour Henry Burke (autant donner un nom au propriétaire de la boutique) depuis maintenant plusieurs mois. Nous devons en faire un personnage saillant

pour que le lecteur ne se doute pas de la vérité.

Il nous faut un hameçon narratif pour démarrer, quelque chose qui mette les événements en branle avant qu'un policier vienne (de jour) poser des questions sur M. Janney – car le policier a appris que Janney avait acheté des poissons rouges à Burke. Et c'est là que les poissons rouges entrent en scène. Les poissons rouges de Burke se mettent à mourir mystérieusement. (Cela tendra à prouver que l'employé du soir, Willis, n'est pour rien dans l'affaire. Il faut empêcher le lecteur de soupçonner Willis; on le dépeindra comme un original très sympathique, ça aidera.)

Et nous voilà revenus à notre point de départ : pourquoi assassiner des poissons rouges ? Mais maintenant, nous sommes en mesure de répondre à cette question car nous avons créé des personnages et une situation. L'escroc, sous sa nouvelle identité – le respectable Willis Dean – a soigneusement échafaudé un plan pour arriver, à long terme, à profiter des fruits de ses malversations. (A quoi lui serviraient les quatre cent mille dollars s'il devait continuer à vivre comme un modeste employé à temps partiel ?) Il a déjà pris soin de faire savoir qu'il avait quelques économies – pas trop. Il veut que notre personnage principal se mette à perdre de l'argent, afin de pouvoir, dans un premier temps, devenir associé – puis, les pertes s'aggravant, racheter les parts de Burke dans l'affaire. Et alors...

Cela suffit pour montrer la méthode. Évidemment, nous sommes encore fichtrement loin d'une intrigue complète; ce n'est qu'un point de départ. Mais à partir de là, je peux travailler, trouver le joint quand viendra le moment d'introduire un ou deux meurtres – d'êtres humains, pas de poissons rouges. Ça ne présente aucune difficulté : le criminel a automatiquement une bonne raison de tuer quiconque découvre le pot aux roses. Il faudra pas mal cogiter pour rendre crédible cette histoire de déguisement, mais il me semble qu'on peut y arriver sans que cela paraisse artificiel ni invraisemblable.

De toute façon, que ce point de départ précis puisse ou non donner une bonne intrigue bien ficelée, il suffit à expliquer comment on s'y prend pour élaborer une intrigue. Du moins, comment moi je m'y prends. Il n'y a absolument rien de mystérieux là-dedans, et ça marche.

- Explicite en quelques lignes la méthode de Fredric Brown pour imaginer une intrigue.
- A ton tour, construis un schéma d'intrigue à partir de cette méthode.
- Quelques volontaires exposeront le fruit de leur travail et répondront aux questions qui leur seront éventuellement posées.

Et voici la leçon d'écriture de Donald Westlake :

« Le plus important, si l'on veut écrire un bon polar, est de savoir ce que l'on veut raconter. De quoi parle votre histoire ? Voilà la seule question à laquelle vous devez répondre. Pour cela, la meilleure solution consiste à appliquer à la lettre ce conseil que donnait le grand Raymond Chandler : « Si vous séchez en écrivant une histoire, faites entrer un type avec un

revolver ; le temps que vous expliquiez qui est cet homme et pourquoi il tient un revolver, votre histoire aura considérablement avancé et vous n'aurez plus qu'à rattraper...

Personnellement, je ne sais jamais d'où me vient une histoire et je ne cherche surtout pas à le savoir : je crois que ce genre de question tue l'inspiration et retarde le travail. Il se trouve que je suis attentif au monde et que je suis nourri par ce qui s'y déroule.(...) Ne jamais croire que l'histoire est capitale, qu'elle se suffit à elle-même : travaillez le style, le suspense, les détails...

Je ne fais jamais de plan lorsque j'écris un roman. Mais chaque jour avant de me mettre à écrire, je relis ce que j'ai écrit la veille : soit je coupe, soit je raye, soit je continue. Et je découvre où je vais en écrivant.

Le plaisir est un élément déterminant : si vous ne prenez pas de plaisir en écrivant, votre polar sera raté ; cela, le lecteur le sent immédiatement. Enfin, il faut lire. J'ai lu énormément. Dashiell Hammett, Raymond Chandler sont les grands maîtres du polar. Tout est chez eux. »

Lire, Spécial polar, avril 2006

- Donald Westlake et Fredric Brown trouvent-ils leurs idées de la même façon ? Explique ta réponse.
- A partir de ces deux textes, imagine des conseils que tu pourrais donner à celui qui voudrait écrire une nouvelle policière.

En savoir plus sur le roman policier

Si tu t'intéresses au polar, tu as sûrement envie de savoir comment est né le roman policier, de savoir pourquoi les gens se sont intéressés aux meurtres et autres affaires sordides. Lis le texte qui suit pour avoir quelques éléments de réponse.

La naissance du polar

Le roman policier est une invention du 19^e siècle. Il est sans doute né avec les importants changements de société de l'époque : nous sommes en pleine révolution industrielle.

D'abord, les gens ont quitté la campagne pour venir travailler dans les nombreuses usines en ville. Les faubourgs industriels sont en pleine expansion et les gens sont très pauvres. Ils s'entassent dans des quartiers surpeuplés. Les rues sont peu éclairées, pas très sûres et la population a peur de la criminalité.

En même temps, les gens s'intéressent au crime à travers les récits qu'en fait la presse populaire qui, elle aussi, se développe. Ainsi, en Angleterre, l'affaire de Road Hill House, l'assassinat du petit Saville Kent¹, sera une des premières affaires à défrayer la chronique et à permettre à un des premiers détectives de Scotland Yard, Jack Whicher d'entrer en action. Outre l'intérêt pour les affaires judiciaires, la presse publie de nombreux romans-feuilletons à rebondissements.

Enfin, la police se modernise et renouvelle ses méthodes : elle recherche l'indice, se penche sur la psychologie des meurtriers.

*S'inspirant des mémoires de Vidocq parues en France en 1828, **Edgar Allan Poe** publie en 1841 dans un magazine Double assassinat dans la rue morgue.*

Avec ce premier récit de détection criminelle, il lance le genre policier. Les lois du genre sont établies : un crime (un coupable, une victime) et une enquête menée par un détective. On connaît l'histoire : un

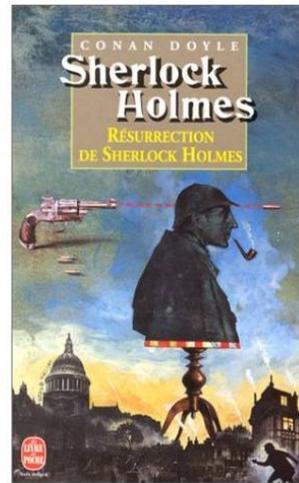
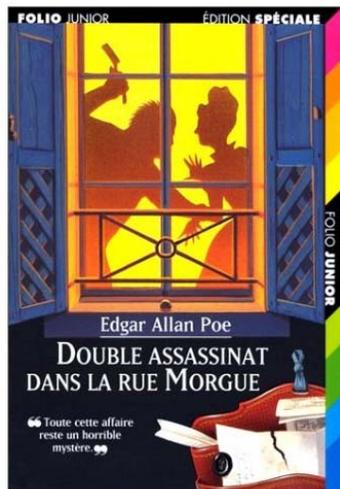
¹ En 1860, Saville Kent, trois ans, disparaît. Sous le choc, les habitants de cette grande demeure du Wiltshire doivent faire face à deux évidences : l'enfant a été assassiné et le meurtrier est forcément l'un d'entre eux. Les rumeurs vont bon train et la presse de l'époque s'en fait un large écho. L'ensemble de la nation se passionne pour l'affaire. Il faudra des années pour en dénouer les fils, grâce entre autres au célèbre détective Whicher, un des premiers à avoir cette fonction au sein de la police anglaise.

cadavre horriblement déchiqueté est retrouvé coincé dans la cheminée d'une pièce hermétiquement close, au quatrième étage d'un immeuble, et un second cadavre, égorgé, dans une arrière-cour en contrebas. La contre-enquête de Dupin aboutit à identifier un orang-outang comme meurtrier...

Alan Poe est très vite suivi par un Français, journaliste de métier, **Emile Gaboriau** qui publie en 1866 le premier roman policier *L'affaire Lerouge*. Il crée le personnage du Père Tabaret, alias Tiraclair, inspiré de Dupin. Dans les récits qui suivront, entrera en scène le premier policier scientifique de l'histoire : l'inspecteur Lecocq (utilisation d'indices, moulage d'empreintes, déduction logique...).

Mais c'est **Arthur Conan Doyle** qui rend le polar célèbre. Cet Anglais crée, en 1887, le personnage de Sherlock Holmes, dont les aventures fondées sur une énigme à résoudre, feront le tour du monde. Ce personnage connaît un tel succès que Doyle n'arrive pas à s'en débarrasser, même en le faisant jeter au fond d'une cascade par son ennemi juré. Il va recevoir tellement de protestations de la part de ses lecteurs qu'il sera obligé de ressusciter son détective !

Pendant ce temps-là, le sénateur Clément de Ris est enlevé pour les besoins d'Une ténébreuse affaire **d'Honoré de Balzac** (1842) ; **Eugène Sue** publie *Les mystères de Paris* (1842), **Pierre-Alexis Ponson du Terrail** nous offre *Les aventures de Rocambole* (1859) ; **Charles Barbara** (ami de Charles Baudelaire) nous laisse *l'Assassinat du pont rouge* (1855) avant de se défenestrer.



Un an avant Sherlock Holmes, **Henri Cauvain** publie *Maximilien Heller* (1886) dont le héros ressemble à s'y méprendre à son illustre collègue.

Entre 1850 et 1853, **Charles Dickens** alors au sommet de sa gloire publie des récits d'enquêtes et de patrouilles menées par les fins limiers de Scotland Yard accompagnés par l'auteur pour le magazine *Household Words* dont il est le rédacteur en chef. Ces textes sont enfin réunis en français dans *Histoires policières*.

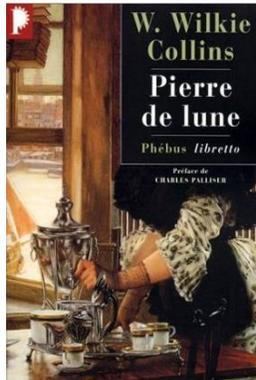
A l'instar de Arthur Conan Doyle quelques années plus tard **Wilkie Collins** connaîtra un succès en feuilletons. De novembre 1859 à octobre 1860, la foule se rue sur chaque livraison de *La dame en blanc*. Les trois volumes de l'édition en librairie, publiés en novembre 1860, s'arracheront en quelques jours. Suivra *Pierre de Lune*, récit qui place le réalisme au service du suspense. Collins parsème ainsi ses intrigues, souvent inspirées de crimes célèbres ou de faits divers, d'indices quotidiens à l'intérieur de récits imbriqués en poupées gigognes.

En France, le roman policier se développe avant la première guerre mondiale autour de trois héros très célèbres.

D'abord, Arsène Lupin, qui est créé par **Maurice Leblanc**. Ce gentleman cambrioleur, défenseur de la veuve et de l'orphelin, est un as du déguisement. Il se joue de la police et des bandits pour récupérer le bien mal acquis.

Ensuite, Fantômas, l'ange du mal, qui, lui aussi, change incessamment d'apparence est imaginé par **Allain et Souvestre**. Fantômas débute au cinéma dans les années 1910. Il s'agira de films à épisodes muets, qui rendront ce personnage vraiment célèbre.

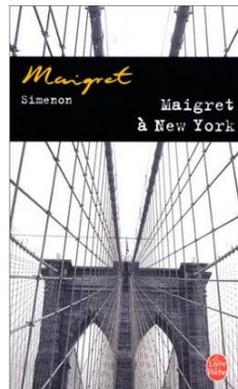
Et le troisième, *Rouletabille*, un jeune journaliste qui mène l'enquête, fut inventé par **Gaston Leroux**. On connaît notamment *Le mystère de la chambre jaune*.



À la même époque, la Grande-Bretagne donne le jour à de nombreux auteurs de romans à énigme. Curieusement, ce sont les femmes romancières qui sont les plus connues dans le monde.

Agatha Christie, par exemple, est plus traduite que Shakespeare. En 50 ans, elle écrit 90 romans qui mettent en scène le détective belge Hercule Poirot ou la vieille anglaise Miss Marple. Les dix petits nègres et *Le crime de l'Orient-Express* sont ses romans les plus connus. Plusieurs livres d'Agatha Christie ont été adaptés pour le cinéma ou la télévision, comme par exemple *Mort sur le Nil* avec Peter Ustinov dans le rôle d'Hercule Poirot.

Quelques années plus tard, un romancier belge, Georges Simenon, créa le commissaire **Jules Maigret** qui dénoue les fils de l'intrigue en se plongeant dans l'atmosphère et la psychologie des personnages. Georges Simenon est un romancier très prolifique, il écrira près de 400 romans même si ce ne sont pas tous des romans policiers !



- Parmi les auteurs cités, quels sont ceux que tu connais ?
- Replace, sur une ligne du temps, les différents auteurs. Au-dessus de la ligne, tu disposeras les auteurs anglais, sous la ligne, les auteurs belge(s) et français.
- Résume le propos de ce texte en une dizaine de lignes.

Quelques nouvelles policières

Dans cette partie, tu vas avoir l'occasion de découvrir quelques nouvelles policières. Tu seras attentif à la manière dont l'auteur crée la surprise.

Nouvelle n°1 : Après la pluie, le beau temps... John, H. Magowan

Soixante-quinze cents pour un journal local ; c'était une folie qu'elle allait sûrement regretter. Elle prit l'exemplaire sur le dessus de la pile et lut le gros titre à droite de la première page : « Un tueur en série sème la terreur en Nouvelle-Angleterre. » Incapable de se retenir, elle l'apporta à la caissière et compensa partiellement son immodération en remplaçant par un paquet de cigarettes bon marché sa marque habituelle. Puis elle se hâta de rentrer. Une fois dans sa cuisine, elle alluma le gaz sous la bouilloire et déplaça le journal sur la table. « Bethlehem, New Hampshire, le 10 déc. lut-elle. Quelqu'un dans cette petite ville pittoresque, blottie dans un vallon entre les montagnes Vertes et Blanches, en veut aux optimistes ; un optimisme à toute épreuve semble être le seul point commun entre les victimes d'une déconcertante série de crimes effroyables qui frappent la population depuis le début de l'automne.

Elle s'interrompt pour ouvrir le paquet de cigarettes. Elle en tira une et l'alluma ; le goût inhabituel la fit grimacer. « La première victime, poursuivit-elle, était une vieille habitante de la ville, Sarah Watrous, assassinée au début de l'automne. Son corps inanimé fut découvert suspendu à un érable aux couleurs chatoyantes, par une famille de New York partie visiter la forêt si colorée qui fait la renommée de cette région. Une pancarte soigneusement calligraphiée, épinglée à son manteau, disait : " Elle s'accroche. " Il n'y avait, dans ce crime, ni mobile apparent, ni suspects. La victime, simple retraitée, n'avait pas de famille et vivait seule. Ses modestes biens étaient légués à des œuvres de charité.

" Tante Sal ", comme on l'appelait ici, était connue pour sa joie de vivre et son infatigable prédication de la sagesse populaire de la Nouvelle-Angleterre. »

Lorsque le sifflement strident de la bouilloire interrompit sa lecture, elle jeta trois sachets de thé usagés dans une tasse et les recouvrit d'eau bouillante. Pendant qu'ils infusaient, elle se remémora sa conversation avec tante Sal le matin du crime. « Vous, les jeunes, vous n'avez pas connu la Crise, avait dit Sal. Les temps étaient drôlement durs alors. Fallait s'accrocher de toutes ses forces. Voilà ce que tu dois faire, petite, t'accrocher. »

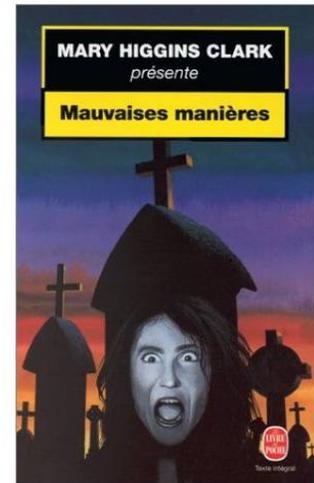
Elle pressa les sachets l'un après l'autre, pour découvrir que les trois ensemble donnaient une tasse à peine buvable de thé clair. Néanmoins, elle hésita un moment avant de les mettre à la poubelle.

« C'est un homme d'Eglise, le rév. Harold Mullens, lut-elle par-dessus sa tasse, qui devint la deuxième victime, quelques semaines plus tard. Son corps horriblement mutilé fut retrouvé dans le pétrin d'une boulangerie. Une pancarte scotchée à la cuve disait : " Il en sortira plus fort. " Là encore, il n'y avait apparemment pas de mobile ; le rév. Mullens menait une existence paisible aux côtés de sa sœur, qui avait perdu son mari. Ecrivain à ses heures, son livre sur le développement personnel, L'Atout adversité, avait brièvement figuré sur la liste des meilleures ventes du New York Times (rubrique Documents et Essais). » Et la page se terminait par : « (Voir Terreur dans la population, 7 A, col. 6.) »

Avant de feuilleter le journal pour chercher la suite de l'article, elle écrasa la cigarette qu'elle avait laissée se consumer dans le cendrier, et se rappela la visite du révérend Mullens la veille de sa mort. Il s'était fait un plaisir de lui enseigner sa philosophie et lui avait dit de se réjouir de ses difficultés. « L'adversité, avait-il déclaré, est une occasion d'évoluer en tant qu'individu. Vous en sortirez plus forte. »

Elle tâta le flanc de la bouilloire et, décidant que l'eau était encore chaude, choisit un sachet de thé neuf qu'elle jeta dans sa tasse. Après avoir ajouté de l'eau chaude, elle reprit le journal et tourna les pages pour continuer sa lecture.

« Le troisième maillon de cette étrange chaîne est un double assassinat dans un lycée. Deux professeurs qui s'étaient attardés pour terminer leur travail furent apparemment assommés, puis on leur appliqua des linges imprégnés de chloroforme sur la bouche et on leur noua un sac en plastique autour de la tête. Sur le



tableau, quelqu'un, l'assassin vraisemblablement, avait laissé le message suivant : " CEUX-LÀ AUSSI VONT PASSER. "

« L'hypothèse que le tueur s'en prenait aux optimistes commença à prendre forme. Le professeur d'éducation physique, Stanley Szenkow, entraînait l'équipe de basket du lycée ; il était connu pour son éternel optimisme que dix-sept saisons de défaites consécutives n'avaient pas réussi à entamer. Quant au professeur d'anglais Nancy Young, elle devait remonter le spectacle annuel de l'atelier théâtral, intitulé *La vie est belle*. »

C'était autour d'une tasse de café, après la dernière réunion de parents d'élèves, qu'elle avait discuté avec Nancy et Stan. Pendant qu'elle endurait leurs bavardages futiles, elle se demandait, amusée, s'ils garderaient le sourire en apprenant qu'un détective engagé par l'épouse de Stan les avait suivis dans leurs escapades jusqu'au petit motel à la sortie de Concord. La fin de la conversation était restée clairement gravée dans sa mémoire. « Souviens-toi, s'était exclamée joyeusement Nancy tandis que Stan hochait la tête, cela aussi va passer. »

« A l'entrée de l'alimentation générale Chez Frank, continuait le paragraphe suivant, on peut lire : " Visages amis — paroles amies — prix d'amis. " A l'intérieur, la chambre froide abritait le crime le plus récent de cette série macabre. Samedi dernier, le corps gelé du gérant-propriétaire Francis Caponetti fut découvert incongrûment placé dans un coin avec un mot épinglé à son tablier 'IL SE LA JOUE COOL.' »

Elle repensa à la semaine précédente, lorsqu'elle était allée faire ses maigres courses. Ce fut une opération lente et minutieuse : elle essayait mentalement d'additionner les prix tout en recherchant, parmi les boîtes de pâtes, de haricots secs, de petits pois et de lentilles, celles qui correspondaient aux bons d'achat découpés dans le journal du dimanche, sans oublier le pain de la veille vendu à moitié prix. Mais même ainsi, le total dépassait la somme qu'elle avait en sa possession. Frank, qui tenait lui-même la caisse quand elle vint décharger son chariot, sourit patiemment lorsqu'elle dut remettre un certain nombre d'articles dans les rayons. « Faut se la jouer cool », furent ses paroles exactes quand il déposa les quelques paquets dans le chariot, avant qu'elle ne regagne sa voiture.

Un coup frappé à la porte la ramena à l'instant présent. Tandis qu'elle signait l'accusé de réception, elle aperçut l'adresse de l'expéditeur : le service des hypothèques. Même si elle s'y attendait, c'était une goutte de plus dans cet interminable déluge de désastres. Le facteur lui aussi avait vu l'adresse. Il en connaissait la signification et voulut lui témoigner sa sympathie. « Vous savez ce qu'on dit, hasarda-t-il, après la pluie, le beau temps. »

Comme il se tournait pour partir, elle baissa les yeux sur l'antique fer à repasser qui servait maintenant de butoir de porte. On va voir, pensa-t-elle en se penchant pour le ramasser, s'il fait beau sous le sac à courrier, surtout quand on l'a sur la tête.

- A quel moment t'es-tu douté de l'identité du meurtrier ? Pourquoi ?
- Comment l'auteur a-t-il entretenu la surprise ?
- Quel est le mobile du meurtrier ?
- Cite quelques traits de son caractère que tu justifieras.
- Si tu étais son avocat, quels éléments de sa vie mettrais-tu en avant ?
- A ton tour, imagine une nouvelle victime...

Nouvelle n°2 : La traque – Une nouvelle inédite de Willy Gimnopez

Cette nouvelle est découpée en plusieurs parties pour que tu puisses émettre chaque fois des hypothèses sur la suite. En deux ou trois lignes, imagine ce que pourrait raconter cette nouvelle.

Gilles, les facultés émoussées par la quantité de gin ingurgitée chez Maguy, avait à peine conscience de la vitesse à laquelle il roulait. La preuve était cette route de campagne sur laquelle il s'était égaré et qu'il suivait obstinément dans l'espoir, sans doute, de trouver une indication pour rejoindre la nationale. Il se sentait détendu, un petit sourire aux coins des lèvres, il songeait à l'endroit qu'il venait de quitter. Sa profession le conduisait de ville en ville et parfois, il s'arrêtait dans ce bar pour y passer un moment. Une longue ligne droite s'ouvrait à présent devant lui, ce qui, dans la douce torpeur qui était sienne, l'incita à enfoncer davantage l'accélérateur. Les talus défilaient à une allure vertigineuse. Il distinguait vaguement au loin un hameau perdu à des kilomètres de toute autre habitation. Il s'en approchait rêveusement, les pensées euphoriques, se rappelant les formes appétissantes de la nouvelle et jeune recrue de Maguy. Quel âge avait-elle au juste ? il trouva la question importante alors que devant lui des panneaux signalaient une limitation de vitesse à 60 kilomètres heure. Il atteignait maintenant les premières maisons sans que son pied ne relâchât la pédale.

- Pourquoi Gilles roule-t-il si vite ?
- Relève les expressions qui indiquent dans quel état se trouve Gilles.
- Quelles sont les deux conséquences de cet état de Gilles ?
- Que peut-on craindre ?

Il sentit soudain un choc, très violent. Quelque chose de mou avait touché l'aile mais il n'aurait pu dire quoi. Emportée par sa course, la voiture ne s'immobilisa que deux cents mètres plus loin à hauteur d'une ferme. Gilles posa un pied par terre, jeta un regard étonné derrière lui et constata qu'un corps était couché sur le bas-côté de la route. Apparemment, il ne bougeait plus. Une peur panique s'empara tout à coup de lui.

- Quelle pourrait être la réaction de Gilles ?
- Que penses-tu, toi, qu'il va faire ?

Sans une hésitation, il referma la portière et démarra en trombe. A première vue, il n'y avait pas de témoin, du moins lui, n'avait vu personne. Obéissant plus à son instinct qu'à sa raison, il prit sur sa gauche, un chemin discret à peine carrossable. Il déchantait rapidement devant les ornières boueuses qui ralentissaient sa fuite. Il n'en continua pas moins à foncer droit devant, fixant cette forêt vers laquelle il se dirigeait bien malgré lui. A mesure qu'il avançait, il ne voyait pas d'autre route qui lui eût permis de changer de direction. C'est un regard inquiet qu'il lança dans le rétroviseur avant de s'engager sur un chemin forestier où dans un emballement de moteur, il enlisa sa Mercedes.

Cette fois, il descendit du véhicule, considéra la situation avec une extrême gravité en voyant ses chaussures disparaître dans la boue. Il rassembla fébrilement des branches mortes qu'il poussa en fagots sous les pneus. Rien n'y fit. Pire, la voiture s'enfonçait davantage à chaque tour de roues. La fraîcheur du vent le dégrisa complètement. La gorge nouée, il examina les alentours et s'aperçut que la route rétrécissait fortement à une centaine de mètres devant lui.

- Que peut faire Gilles à présent ?

L'idée de retourner au hameau le hanta quelques secondes, mais la peur d'affronter les gendarmes, les habitants surtout après sa fuite, le fit renoncer aussitôt. Il choisit donc d'emporter ses papiers de bord et de traverser la forêt.

Au hameau, des personnes entouraient le corps sans vie d'une jeune femme. L'une d'elles, massive, aux mains impressionnantes, était agenouillée auprès du cadavre et prononçait d'une voix dure et déterminée :

- *Il me faut la peau de ce salaud !*

Ils étaient au moins une vingtaine de personnes, hommes et femmes, des gens de la terre.

- *Tu dis qu'il a pris vers « Les trois chênes » ?* questionna Daniel, un homme de puissante stature, à l'adresse d'un vieillard. Ce dernier hocha la tête avec soumission.

- *Bon, il ne pourra pas aller bien loin ! Va chercher les chiens et les fusils, Grégoire !* ordonna Daniel que chacun semblait considérer avec respect. Il se tourna cette fois vers les femmes et dit :

- *Rentrez la morte chez Patricia et n'appellez pas les gendarmes avant que je vous le dise !*

En peu de temps, un groupe de huit hommes fut formé. Ils grimperent dans une Land Rover au volant de laquelle Daniel prit place. Le véhicule démarra dans un rugissement de moteur sous le regard inquiet des femmes. Serrés les uns contre les autres, avec les deux chiens à leurs pieds, ils cahotèrent un moment avant d'apercevoir la Mercedes. A sa vue, Daniel laissa échapper un grognement de satisfaction :

- *Ah, te voilà salopard !*

- *La jeep se jouait des profonds sillons vaseux. Elle s'immobilisa juste derrière la voiture. Daniel fut le premier à sauter de la Jeep, à se précipiter sur la Mercedes qu'il fouilla avec rage. Grégoire approchait les chiens afin de leur faire prendre une piste. L'un des hommes cria soudain :*

- *C'est bien cette voiture, regardez, l'aile est enfoncée !*

Daniel portait déjà un regard vers la forêt où il savait que sur ce terrain, rattraper le criminel serait chose facile. Il décida aussitôt de la séparation en deux groupes et chacun d'avancer en éventail en s'aidant des chiens. Mais avant de se diviser, il recommanda une dernière fois sur un ton où l'on sentait peser toute sa haine :

- *Si vous le trouvez, laissez-le-moi !*

- Quelle est l'intention commune à toutes ces personnes ?
- Pourquoi Daniel interdit-il d'avertir la gendarmerie ?

A quelque distance de là, Gilles, crotté jusqu'aux chevilles, avançait péniblement. Il allait droit devant lui, cherchant une sûreté provisoire au milieu de cette forêt dont il ignorait les limites. Au bout d'un moment, il perçut loin derrière la présence des chiens. Dès cet instant, la peur le saisit au ventre, des pensées angoissantes bousculèrent sa raison et il se mit à accélérer le pas puis à courir à en perdre le souffle. Haletant, il s'arrêta devant une route assez large, elle devait certainement permettre d'emporter les stères de bois disséminés le long du chemin. Il ne savait par quel côté aller. Derrière lui, les chiens se rapprochaient en aboyant furieusement. Jamais de sa vie, il n'avait eu à prendre une décision aussi importante. Il choisit finalement de partir sur sa droite sans trop savoir pourquoi. Gilles traînait aux pieds deux mottes de boue qui le rendaient misérable. Il eut, durant un instant, l'impression que les chiens s'éloignaient, il profita de ce répit pour s'adosser à un arbre. L'air était vif en ce début d'octobre, déjà les arbres se déshabillaient par lambeaux sous les rafales de vent. Gilles contrôla sa montre, elle marquait 16h20 puis, il se remit en route d'un pas lourd et maladroit. Etait-ce bien lui que ces hommes et ces chiens poursuivaient ?

- Quel sentiment anime Gilles ? Tu peux choisir parmi les mots suivants :
- Peur – fierté – indifférence - angoisse – étonnement – remords...
- Justifie ton choix.
- Que peux-tu répondre à la question finale ?
- Qu'est-ce qui peut arriver à Gilles maintenant ?
- Qu'est-ce qui pourrait le sauver ?

Il s'agissait peut-être d'une simple battue de chasse et, à présent, ils se dirigeaient d'un autre côté. Il eut soudain un choc agréable lorsqu'il vit à une centaine de mètres une maison perdue au milieu de cette nature. Elle était sûrement habitée car des rideaux pendaient aux fenêtres. Il pressa subitement le pas en lançant de temps à autre des regards inquiets derrière lui.

La maison était haute, étroite, avec un toit très pentu, sur le côté un garage y attenait. Gilles frappa du poing contre la porte, ensuite promena un regard attristé sur ses chaussures. Quelqu'un venait, des bruits résonnaient dans la maison. La porte s'ouvrit sur une femme grande et mince, d'environ cinquante ans. Elle ne cacha pas son étonnement. Son attention se porta sur les pieds du visiteur tout en remontant vers le bas du pantalon maculé de terre.

- Vous avez le téléphone, Madame ? questionna Gilles, d'emblée.
- Oui, mais il est en dérangement, pourquoi, vous avez des ennuis ?
- Ma voiture s'est enlisée à l'entrée du bois, je cherche du secours !
- Il aurait été plus simple pour vous de descendre au hameau, observa-t-elle, intriguée.

- La femme peut-elle croire ce que raconte Gilles ? Justifie ta réponse.

On entendait à nouveau les chiens, leurs aboiements étaient si présents que Gilles, affolé, entra d'autorité dans la maison, bousculant la femme, et ferma la porte.

- Je vous en conjure, ne leur dites pas que je suis ici ! bredouilla-t-il angoissé.

La femme s'avança près de la fenêtre, écarta légèrement le rideau et vit au bout du chemin un groupe d'hommes qui approchait.

- Que vous veulent-ils ? demanda-t-elle, essayant avec effort d'identifier les nouveaux venus.

Je ne sais pas ! Enfin, c'est à cause de l'accident, ils cherchent peut-être pour me faire du mal.

La femme gardait son sang-froid, il n'y avait que ses yeux qui exprimaient de l'incompréhension.

- L'accident ! Quel accident ?

- Je vous expliquerai tout, mais de grâce ne leur dites pas que je suis là !

- Que peut faire la femme ?
- Et toi, que ferais-tu ? Pourquoi ?

Elle fronça les sourcils, jeta à nouveau un regard par la fenêtre puis décida :

- Bon, cachez-vous dans l'autre pièce, je vais leur parler !

Gilles obéit tout de suite. Il s'enferma dans la cuisine où régnait une bonne odeur d'épices. Il demeura derrière la porte, tendant une oreille très fine aux bribes de voix qu'il entendait. Une conversation très animée se tint hors de la maison. A tous instants, les chiens couvraient de leurs aboiements les rares paroles intelligibles qui lui parvenaient.

Il n'y avait plus aucun doute maintenant, c'était bien lui qu'ils recherchaient car on parlait de sa voiture. A présent, il ne comprenait plus rien, la femme venait probablement de fermer la porte. L'attente lui parut longue ; enfin, les hommes et les chiens s'éloignèrent, ce qui l'apaisa quelque peu. Il entendit la rassurante présence de la propriétaire qui entra dans la maison et comme sous le coup d'une délivrance, il s'éroula sur un siège, la tête entre les mains.

- Quelle solution la femme a-t-elle adoptée ?
- D'après toi, pourquoi a-t-elle choisi cette attitude-là ?

C'est une tout autre femme qui entra dans la pièce, son regard était froid et les muscles de son visage crispés.

- Ils m'ont tout raconté ! laissa-t-elle tomber sur un ton impitoyable. Vous savez que la jeune femme est morte ? Elle était enceinte et son mari est fou de douleur. Soyez certain que s'ils vous trouvent, ils vous tueront.

Gilles leva sur elle un visage blême, il parvint néanmoins à prononcer :

- Je... vous jure que je regrette ce qui s'est passé, je ne sais pas ce qui m'a pris... J'ai eu peur. Merci de n'avoir rien dit, Madame.

- Tu peux maintenant compléter les phrases suivantes :
Gilles est poursuivi parce que
Les villageois refusent d'appeler la police parce que
- Penses-tu que la femme va continuer à assurer la protection du meurtrier ? Justifie ta réponse.
- D'après toi, pourquoi ne l'a-t-elle pas livré à ses poursuivants ?

Etait-ce par dégoût ou par une sorte de pitié qu'elle détourna la tête ? Elle dit d'une voix moins dure :

- Je ne veux pas assister à un meurtre, mais je ne veux pas non plus vous garder ici. Il faut que vous partiez !

- Mais ils vont m'abattre comme une bête ! s'écria Gilles les yeux fous de terreur.

Il y eut un grand silence, seul le vent assiégeant la maison accentuait la gravité du moment. Après un long soupir, la femme concéda tout de même :

- D'accord, dans une heure il fera nuit. Je vous prêterai la moto de mon défunt mari si vous me promettez de vous rendre directement à la gendarmerie !

Gilles approuva sur le champ. Il crut nécessaire d'ajouter afin de lui témoigner sa gratitude :

- Je leur dirai tout ce que vous avez fait pour moi !

- Et toi, ferais-tu confiance à Gilles ? Justifie ta réponse.

Durant l'heure qu'ils passèrent ensemble, peu de mots furent échangés. La femme, visiblement mal à l'aise, s'affairait à différentes tâches ménagères alors que Gilles, rivé à sa chaise, observait la couleur du ciel par l'unique fenêtre de la pièce.

- Que faites-vous seule dans cette maison isolée ? demanda-t-il brusquement.

Elle fut surprise par la question, son geste demeura en suspens quelques secondes. Elle répondit plus calmement :

- Mon mari était garde-chasse, il est mort voici trois mois, je partirai d'ici dès la venue de son remplaçant.

Elle quitta aussitôt la cuisine pour échapper à d'autres questions. La nuit tombait rapidement. Un calme absolu régnait dans la maison. La seule pensée que ces hommes puissent revenir lui nouait les tripes. Il sentit le besoin de se détendre un peu et il marcha jusqu'à la fenêtre. Il fut pris d'un tressaillement quand soudain la femme prononça dans son dos :

- Je crois que vous pouvez partir maintenant ! Vous savez conduire une moto ?

- Je me débrouillerai ! fit-il avec conviction.

- Bien, suivez-moi dans le garage.

Il trouva sous une bâche une puissante machine équipée de pneus aux sculptures profondes.

- Mon mari s'en servait pour parcourir la forêt ! observa-t-elle.

Gilles s'affaira aussitôt à la mettre en marche. Après de nombreux essais, il parvint enfin à lancer le moteur, il chercha ensuite les vitesses puis l'éclairage pendant que la propriétaire ouvrait largement les portes du

garage. Il se sentait prêt à foncer droit devant, à quitter au plus vite cette forêt où la mort le menaçait à chaque instant. La femme s'approcha et lui cria dans l'oreille :

- A cent mètres d'ici, vous verrez un sentier sur la droite, c'est un raccourci ! Bonne chance !

- Que va-t-il se passer à présent ? Le meurtrier va-t-il se rendre à la gendarmerie ou s'enfuir ? Défends ton point de vue.

Gilles lui adressa un petit signe de tête tout en poussant le moteur à plein régime. Il démarra dans un fracas étourdissant et très vite, elle ne vit plus que l'incandescence du feu arrière bifurquer sur la droite, puis disparaître dans la nuit. Elle referma lentement les portes du garage, poussa tranquillement le verrou quand une voix derrière elle remarqua :

- Ne verrouille pas les portes, Denise. Il faut que les gendarmes croient qu'il a volé la moto.

- Tu as raison, Daniel, je n'y pensais plus.

La haute silhouette de l'homme se découpait dans une lumière blafarde.

- Il a pris la direction de la carrière ? demanda-t-il.

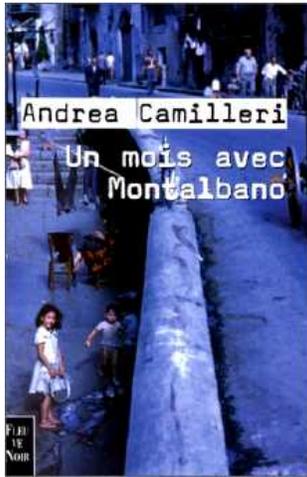
- Oui ! Dans peu de temps, il s'écrasera au fond, à plus de 40 mètres. Ça passera pour un accident !

Daniel eut un rictus, ses poings se serrèrent dans ses poches tandis qu'il répétait comme une leçon apprise :

- Faudra pas oublier de remettre les panneaux « danger » sur le sentier de la carrière, faudra pas se contredire devant les gendarmes !

- T'attendais-tu à cette fin ? Justifie ta réponse.
- Gilles risque aussi d'être surpris. Qu'espérait-il ?
- Le coupable paie son crime. Est-ce bien normal ? Justifie ton point de vue.

Nouvelle n°3 : Le compagnon de voyage – Andrea Camilleri



Le commissaire Salvo Montalbano arriva à la gare de Palerme d'humeur noire. Son malaise venait du fait que, ayant appris trop tard une double grève aérienne et maritime, il n'avait plus trouvé, pour aller à Rome, qu'un compartiment à deux lits de seconde classe. Ce qui revenait à dire, en bref, une nuit entière à passer avec un inconnu dans un espace si étouffant qu'une cellule d'isolement était certes plus commode. En outre, en train, Montalbano n'avait jamais réussi à s'endormir, même en se goinfrant de somnifères à la limite du gavage d'estomac. Pour passer les heures, il exécutait un de ses rituels qui n'était pratiquement possible qu'à condition d'être tout à fait seul. Il s'agissait, pour l'essentiel, de se coucher, d'éteindre la lumière, de la rallumer après moins d'une demi-heure, de fumer une demi cigarette, de lire une page du livre qu'il avait emporté, d'éteindre la cigarette, d'éteindre la lumière et cinq minutes après, de répéter toute l'opération, ainsi de suite jusqu'à l'arrivée. Donc, s'il n'était pas seul, il était absolument indispensable que le compagnon de voyage fût doté de nerfs solides et d'un sommeil de plomb : en l'absence de ces qualités, les choses risquaient de tourner fort mal. La

gare grouillait de voyageurs comme un 1^{er} août. Et cela assombrit encore plus le commissaire, il n'y avait pas d'espoir que l'autre lit restât libre.

Devant sa voiture, il y avait un homme fagoté d'un bleu de travail craspec² avec une plaque d'identité sur la poitrine. A Montalbano, il sembla voir un porteur, espèce en voie d'extinction à cause de ces chariots que les voyageurs perdent une heure avant d'en trouver un qui fonctionne.

- Donnez-moi le billet, intima d'un air menaçant l'homme en bleu de travail.

- Et pourquoi ? le défia le commissaire.

- Parce qu'il y a la grève des employés et ils m'ont chargé de les remplacer. Je suis autorisé à vous installer le lit, mais je vous avertis que demain matin, je ne peux préparer ni le café, ni vous porter le journal.

Montalbano fit encore plus les brègues³ : passe pour le journal, mais sans café, il était un homme perdu. Ça pouvait pas être pire comme début.

Il entra dans le compartiment, son compagnon de voyage n'était pas encore arrivé, il n'y avait pas de bagage en vue. A peine eut-il rangé la valise et ouvert le roman policier qu'il s'était choisi, surtout pour son épaisseur, que le train se mit en mouvement. Tu veux voir que l'autre aura changé d'idée et ne sera plus parti ? La pensée le réjouit. Au bout d'un moment qu'ils roulaient, l'homme en bleu de travail se présenta avec deux bouteilles d'eau minérale et deux verres de carton.

- Vous savez où monte l'autre monsieur ?

- On m'a dit qu'il a réservé à partir de Messine.

Le commissaire se consola, au moins il pouvait rester tranquille comme Baptiste pendant plus de trois heures, le temps qu'il fallait au train pour aller de Palerme à Messine. Il ferma la porte et continua à lire. L'histoire racontée dans le roman policier le prit tellement que, quand il songea à jeter un coup d'œil à sa montre, il découvrit qu'il s'en fallait de peu qu'ils arrivent à Messine. Il appela l'homme en bleu, se fit installer le lit – il était tombé sur celui du haut- et dès que l'employé eut fini, il se déshabilla et se coucha, continuant à lire. Quand le train arriva en gare, il ferma le livre et éteignit la lumière. A l'entrée du compagnon de voyage, il ferait semblant de dormir, ainsi il ne serait pas obligé d'échanger avec lui des formules de politesse.

Mais, inexplicablement, quand le train, après d'interminables manœuvres en avant et en arrière, monta sur le bac, la couchette inférieure resta vacante. Montalbano commençait à s'abandonner au contentement quand, une secousse ayant annoncé l'accostage du navire, la porte du compartiment s'ouvrit et le voyageur fit son entrée redoutée. Le commissaire, pendant un instant, dans la maigre lumière qui venait du couloir, eut la possibilité d'entrevoir un homme de petite stature, cheveux coupés en brosse, emmitoufflé dans un manteau large et lourd, une mallette porte-documents à la main. Le

² crasseux

³ Fit encore plus les brègues : râla encore plus

passager apportait une odeur de froid, à l'évidence il était monté à Messine, mais avait préféré rester sur le pont du bateau durant la traversée du détroit.

Le nouveau venu s'assit sur la couchette et ne bougea plus, il ne fit pas le moindre mouvement, n'alluma même pas la veilleuse qui permet de voir sans déranger les autres. Pendant plus d'une heure, il resta ainsi immobile. S'il n'avait respiré lourdement comme après une longue course dont il aurait eu du mal à se remettre, Montalbano aurait pu se convaincre que le lit au-dessous était encore vide. Avec l'intention de mettre l'inconnu à son aise, le commissaire feignit de dormir et commença à ronfler légèrement, les yeux fermés, comme le chat qui semble dormir mais qui en fait, reste à compter une à une les étoiles du ciel.

Et tout soudain, sans s'en rendre compte, il s'enfonça dans un vrai sommeil, comme jamais auparavant cela ne lui était arrivé.

Un frisson de froid l'éveilla, le train était arrêté dans une gare : Paola, l'informa une secourable voix masculine sortie d'un haut-parleur. La glace de la fenêtre était complètement baissée, les lumières jaunes de la gare éclairaient passablement le compartiment.

Le compagnon de voyage, encore engoncé dans son manteau, était maintenant assis au pied du lit, la mallette ouverte posée sur le couvercle du lavabo. Il lisait une lettre, en remuant les lèvres. Quand il eut fini, il la déchira longuement et posa les petits morceaux à côté de la mallette. En regardant mieux, le commissaire vit que le tas formé par les lettres déchirées était assez haut. Donc l'histoire durait depuis un moment, il s'était tapé un somme de deux heures environ.

Le train bougea, prit de la vitesse mais ce n'est qu'une fois le convoi hors de la gare que l'homme se leva pesamment, recueillit dans ses mains en coupe la moitié du petit tas et le fit voler par la fenêtre. Il répéta son geste avec la moitié restante, puis, après un moment d'indécision, agrippa la mallette encore en partie remplie de lettres à relire et à déchirer et la jeta par la fenêtre. A sa manière de renifler, Montalbano comprit que l'homme pleurait et de ce fait, peu après, il se passa la manche du manteau sur le visage pour essuyer ses larmes. Puis le compagnon de voyage déboutonna le lourd vêtement, tira de la poche extérieure un objet sombre et le balança avec force à l'extérieur.

Le commissaire eut la certitude que l'homme s'était débarrassé d'une arme à feu.

Après s'être reboutonné le manteau, avoir refermé la fenêtre et le rideau, l'inconnu se laissa tomber sur le lit. Il recommença à sangloter sans retenue. Embarrassé, Montalbano augmenta le volume de son pseudo - ronflement. Un beau concert.

Peu à peu, les sanglots s'affaiblirent ; la fatigue, sans doute, l'emporta, et l'homme de la couchette inférieure sombra dans un sommeil agité.

Quand il comprit que dans peu de temps, on allait arriver à Naples, le commissaire descendit l'échelle, trouva à tâtons le cintre avec ses habits, commença à se vêtir avec précaution : le compagnon de voyage, toujours en manteau, lui tournait le dos.

Mais Montalbano, en entendant sa respiration, eut l'impression que l'autre était réveillé et qu'il ne voulait pas le laisser voir, un peu comme lui-même l'avait fait au tout début du voyage.

En se baissant pour lacer ses chaussures, Montalbano remarqua sur le sol un rectangle de papier blanc, il le ramassa, ouvrit la porte, sortit rapidement dans le couloir, referma la porte dans son dos. Ce qu'il avait en main, c'était une carte postale qui représentait un cœur rouge entouré d'un vol de blanches colombes sur un ciel d'azur. Elle était adressée au comptable Mario Urso, 32 rue de la Liberté, Patti (province de Messine). Quelques mots en guise de texte : « Je pense toujours à toi avec amour » et la signature : « Anna ».

Le train ne s'était pas encore arrêté sous la verrière que déjà, le commissaire courait le long du quai dans une recherche désespérée de quelqu'un qui vendrait du café. Il n'en trouva pas, dut foncer hors d'haleine jusqu'au hall central, se brûler la bouche avec deux petites tasses de café l'une après l'autre, se précipiter au kiosque pour acheter le journal.

Il lui fallut courir parce que le train se remettait en marche. Au début du couloir, il s'accorda le temps de reprendre un peu son souffle puis commença à lire en partant des faits divers, comme il le faisait toujours. Et presque aussitôt son œil s'arrêta sur une nouvelle qui arrivait de Patti (province de Messine). Quelques lignes, l'affaire n'en méritait pas d'avantage.

Un comptable quadragénaire estimé, Mario Urso, ayant surpris sa jeune épouse, Anna Foti, dans une attitude sans équivoque en compagnie de R.M., trente ans, repris de justice, l'avait tuée de trois coups

de pistolet. R.M., l'amant, qui s'était souvent moqué publiquement du mari trahi, avait été épargné, mais était hospitalisé en raison du choc subi. Les recherches pour retrouver l'assassin continuaient, impliquant la police et les carabinieri.

Le commissaire ne rentra plus dans son compartiment, il resta à fumer cigarette sur cigarette. Puis, alors que déjà le train entrait lentement sous l'auvent de la gare de Rome, il se décida à rouvrir la porte.

L'homme, toujours en manteau, s'était assis sur le lit, ses bras serrant son torse, le corps secoué de longs frissons. Il ne voyait pas, il ne sentait pas.

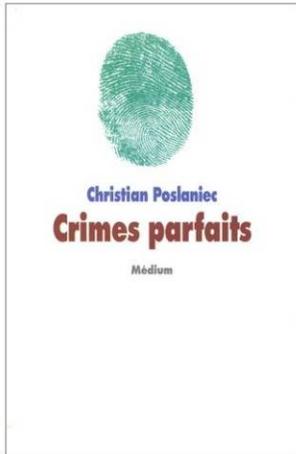
Le commissaire rassembla son courage, et pénétra dans l'angoisse dense, la désolation palpable, le désespoir visible qui débordaient du compartiment et pouaient d'une couleur jaune moisi. Il prit sa valise et puis posa délicatement la carte postale sur les genoux de son compagnon de voyage.

- Bonne chance comptable, murmura-t-il.

Et il se mit dans la file des autres voyageurs qui s'apprêtaient à descendre.

- Résume l'histoire que tu viens de lire en quatre lignes maximum mais en n'oubliant rien d'essentiel.
- Quels sont les deux éléments qui permettent au commissaire d'identifier le voyageur ?
- Pour quelles raisons chacun des personnages se trouvent-ils dans le train ?
- Cite quatre faits et gestes du nouvel arrivant qui intriguent le commissaire.
- « Bonne chance comptable » Que révèle cette phrase à propos des intentions de Montalbano ?
- Quelle action dans les lignes précédentes te permet de dire cela ?
- Pourquoi, selon toi, Montalbano prend-il cette décision ? Explique.

Nouvelle n°4 : Les gens d'à côté – Smith P.C.



“ Alors, comment ça va avec ta nouvelle voisine ? ” demanda Edmond.

Evelyne baissa les yeux sur son tricot.

“ Ca va, dit-elle. J'ai parlé avec elle quelques minutes avant le dîner, lorsque j'étais dans la cour. Ils viennent de Californie, à ce qu'elle m'a dit. Elle a l'air d'une femme simple et charmante. ”

Evelyne tira sur la laine et l'examina.

“ Tu trouves ? Elle te plaît, n'est-ce pas ? ”

- Je crois.

- Ça te fait quelqu'un pour te tenir compagnie durant la journée. Et puis ça t'empêche de penser sans cesse à toi, insista-t-il.

- Je ne la vois pas beaucoup. Quelquefois je lui parle, tandis qu'elle étend son linge sur la corde.

- Bon, ça te fait du bien ! dit-il vivement. ”

L'expression de son visage était celle du médecin.

Evelyne tira à nouveau sur la laine et les aiguilles cliquetèrent. Le tricot était pour elle une sorte de médicament.

“ Elle étend sa lessive comme si elle était en colère contre elle, dit-elle. Lorsqu'elle met les épingles à linge sur les chemises, on croirait qu'elle les poignarde. ”

- Evelyne! ”

Son ton était sec.

“ Oui, parfaitement, insista Evelyne. Peut-être est-ce parce qu'il y en a tant. Quatorze chaque fois. Deux chemises propres par jour. C'est sans doute une manie de son mari. ”

Edmond froissa son journal en l'abaissant.

“ Evelyne, dit-il, il ne faut pas aller imaginer des choses comme ça! Il ne faut pas chercher des manies et des névroses dans tout ce que les gens font. C'est malsain. Je pensais que tu en aurais eu assez d'analyser et d'être analysée durant toute cette dernière année, depuis ton accident. ”

Evelyne revoyait le linge s'agiter convulsivement sur la corde tandis que la femme d'à côté étendait chaque vêtement avec une violence contenue.

“ Peut-être est-elle fatiguée de laver et de repasser tant de chemises chaque semaine dit-elle. Peut-être est-elle malade à mourir? Peut-être est-ce pour ça qu'elle semble poignarder les chemises avec ses épingles à linge ? ”

- Evelyne, tu es presque rétablie maintenant! ”

Edmond s'efforçait de parler calmement.

“ Tu ne peux pas te permettre de laisser ton imagination courir après n'importe quelle broutille. C'est malsain. Tu feras une rechute. ”

- Je te demande pardon, Edmond. ” Elle tira à nouveau sur sa laine. “ Je n'irai plus rien m'imaginer. C'est une brave femme. ”

Il se détendit.

“ Elle t'a dit ce que fait son mari ? ”

- Il est représentant, dit Evelyne, tout en faisant cliqueter ses aiguilles. Il vend de la coutellerie dans les restaurants - des couteaux, des couperets et d'autres choses.

- Tu vois ? fit remarquer Edmond. Les représentants doivent être impeccables. C'est pourquoi il change si souvent de chemises.

- Ah oui ? ”

Evelyne examina le sweater. La laine grise faisait bien trop triste. Elle décida qu'elle y ajouterait un petit motif- rouge, peut-être.

“ Tu l'as déjà vu ?

- Non. ” Edmond retira ses lunettes et se mit à les essuyer. “ Et toi ?

- Chaque matin. Il part à son travail un peu après toi. Sa voiture est garée dans leur allée, juste en face de la fenêtre de notre cuisine. Je le vois quand je fais la vaisselle du petit déjeuner. ”

Edmond tourna les pages de son journal et s'arrêta à celle des sports.

“ Comment est-il ?

- Il est très grand et mince. Sa bouche est fine, comme un couteau. Il est toujours en gris. Il me fait penser à un serpent gris.

- Evelyne! ” Cette fois-ci il y avait de la colère dans sa voix. “ Ça suffit!

- D'accord. ” Elle se leva. “ Je crois que je vais aller me coucher. ”

Dans sa chambre, elle resta un moment à la fenêtre. Il y avait de la lumière chez les voisins - une des fenêtres découpait un rectangle orange. Elle se mit au lit, prit un somnifère et s'endormit...

Au-dessus de son évier, chaque matin, elle voyait surgir l'homme d'à côté, grand, mince, les traits aussi acérés que les couteaux qu'il vendait, les yeux à peine ouverts. Il fonçait droit sur sa voiture et s'y glissait rapidement avec sa mallette à échantillons. Puis le moteur ronflait, la voiture démarrait, et il était parti.

Quant à la femme, Evelyne commençait à la connaître, simplement par ses courtes apparitions dans l'arrière-cour ; par la façon dont elle se dirigeait à grands pas vers la boîte à ordures, arrachait le couvercle, balançait son paquet enveloppé de papier d'un mouvement vif de l'avant-bras, reposait le couvercle bruyamment ; par la brusquerie avec laquelle elle étendait son linge sur la corde; par ses soliloques où elle marmonnait des mots incompréhensibles, mais où le ton était parfaitement clair - parfois un ronchonnement plein d'amertume, parfois des invectives pleines de violence et de hargne. Evelyne avait l'impression qu'elle commençait à la connaître admirablement bien. Et de temps à autre, la nuit, elle entendait des sons provenant de la maison voisine. Des échos très légers qui n'étaient pas ceux d'une conversation. Des sons étouffés. Il aurait fallu pas mal d'imagination pour dire s'ils étaient l'expression de la colère ou, peut-être, de la souffrance. Et elle avait promis à Edmond de ne plus aller s'imaginer des choses...

Comme la voiture des voisins n'avait pas bougé de l'allée depuis deux jours, elle en fit part à Edmond. Il abaissa son journal.

“ Oh ! dit-il poliment. Est-il malade ?

- Possible. Je ne l'ai pas vue, elle non plus.

- Tu ferais mieux d'aller les trouver, qu'en penses- tu ? Ils sont peut-être malades tous les deux.

- Non. Je n'ai pas envie d'y aller. ”

Son regard erra sur son journal, puis se posa sur sa femme.

“ Et pourquoi ? Tu lui as déjà parlé. Ce serait gentil pour eux. ”

Evelyne se pencha sur le tricot tenu contre sa poitrine, son seul traitement à suivre.

“ Elle pourrait penser que je viens rôder par curiosité. ”

L'arrière-cour resta déserte une journée de plus, durant laquelle Evelyne écouta et observa tandis que la maison voisine semblait endormie.

Le lendemain, la femme d'à côté fit son apparition pour étendre son linge. Ses mouvements n'avaient plus rien de cette fureur contenue des fois précédentes. Elle accrochait le linge, même les chemises, sans y accorder plus d'attention qu'à des morceaux de tissu inanimés et impersonnels - et non plus comme s'il s'agissait d'une lutte avec un adversaire haï.

Evelyne se dirigea vers la barrière qui séparait les deux cours. S'appuyant des deux mains sur la palissade, elle se pencha au-dessus.

“ Je vois la voiture de votre mari dans l'allée... ” commença-t-elle.

Les mots semblaient s'infiltrer lentement dans l'esprit de l'autre femme avant de s'assembler dans son cerveau pour prendre un sens qui la fit sursauter. Elle glissa un regard vers la voiture, puis le ramena vers Evelyne.

“ Il est parti en voyage ”, dit-elle. Son expression se voila soudain avec une certaine réserve. Elle s'humecta les lèvres du bout de la langue. “ Il s'est rendu à un congrès. C'était trop loin pour y aller par la route. Il a pris le train et m'a laissé la voiture.

- Oh, c'est ça, dit Evelyne poliment. Nous craignons qu'il ne soit malade.

- Non, il n'est pas malade. Il n'est pas malade du tout. ”

Brusquement, la femme recula tandis que ses lèvres entrouvertes faisaient visiblement un effort pour émettre d'autres mots d'explication, en vue de ramener cette discussion particulière dans le domaine de la banalité. Puis elle fit demi-tour et disparut derrière sa porte qu'elle verrouilla aussitôt.

“ L'homme d'à côté a quitté la ville, dit Evelyne, le soir venu.

- Alors, répondit Edmond en souriant, tu y es tout de même allée?

- Non.

- Oh ! tu lui as parlé, cependant?

- Oui. Je lui ai parlé. ” Evelyne se pencha sur son tricot. “ Cet après-midi, elle est partie avec la voiture. ” Tout en dépliant son journal, Edmond s'installa pour lire. “ Elle n'a pas été partie longtemps. Lorsqu'elle est revenue, elle avait deux gros chiens avec elle dans la voiture. ”

Il abaissa son journal:

“ Sans blague ?

- Deux grands chiens maigres, expliqua Evelyne. Elle les a emmenés dans l'arrière-cour et s'est servie de la corde à étendre le linge pour les attacher à l'un des poteaux. Elle avait fait une grande lessive ce matin. Quand le linge a été sec, elle est partie chercher les chiens et elle les a attachés avec la corde.

- Elle a peut-être peur, en l'absence de son mari. Et elle les a pris comme chiens de garde.

- Possible. ”

Maintenant Evelyne se sentait suffisamment bien pour se passer du somnifère qu'elle avait utilisé pour s'endormir durant tous ces derniers mois. Elle s'allongea, tout en repoussant au loin, sur la table de nuit, le petit flacon de comprimés. Puis elle se mit à penser à la femme d'à côté, aux chiens et à la voiture dans l'allée... la femme, les chiens et la voiture...

Enfin, elle se leva et gagna la cuisine dans l'obscurité.

Appuyée à la fenêtre, elle regarda dehors et vit dans la nuit un point lumineux traverser la cour des voisins. Elle le suivit des yeux. Elle entendit un flac, suivi de grognements - puis ce furent des sons entremêlés de reniflements, des bruits de fauves affamés dévorant gloutonnement. La lumière décrivit un arc de cercle en direction de la maison et elle la perdit de vue.

Elle resta un long moment à la fenêtre, puis elle retourna dans sa chambre, prit un comprimé et s'endormit...

“ Elle n'aime pas les chiens, dit Evelyne quelques jours plus tard.

- Elle n'a pas à les aimer, répondit Edmond. Ce sont des chiens de garde, et non des chiens de salon.

- Elle les promène chaque jour. Elle les détache du poteau et part avec eux. Lorsqu'elle revient, elle est terriblement lasse et les chiens aussi semblent épuisés. Puis, à la nuit tombée, elle leur donne un bon repas. ”

Evelyne revoyait les chiens à ces retours de promenade, se traînant lamentablement, la langue pendante - elle revoyait les traits tirés de la femme, son visage vide de toute expression par la fatigue. Elle revoyait la façon dont elle les attachait au poteau, nouant et renouant les cordes, tandis qu'ils s'étendaient, les yeux clos, pantelants, repus.

“ Que dit-elle à propos de son mari ? Il me semble que ce congrès dure terriblement longtemps.

- Elle ne dit rien du tout. Elle ne fait que promener les chiens. Les promener et les nourrir. ”

Edmond posa son journal.

“ Evelyne, dit-il. Est-ce que tu ne bavardes plus avec elle ? ”

Les mains crispées sur ses aiguilles à tricoter, Evelyne le regarda :

“ Comment pourrais-je lui parler ? Je ne la vois pas. Elle ne fait que promener les chiens. Elle n'étend aucun linge sur sa corde pour la bonne raison qu'elle n'en a plus. Elle ne semble pas faire quoi que ce soit dans la cour, si ce n'est détacher et rattacher les chiens.

- Allons bon, ça c'est trop bête. Moi qui désirais que tu aies quelque compagnie. Tu pourrais peut-être aller te promener...

- Non ! Je n'ai pas envie d'aller me promener avec elle ou avec les chiens. ”

Evelyne laissa tomber son tricot sur la chaise et partit se coucher.

Saisis de torpeur, les chiens étaient maintenant silencieux. Gras et indolents, ils trottaient sans conviction au bout de la corde qui leur servait de laisse, puis rampaient à reculons pour s'étendre et somnoler.

Evelyne tricotait tranquillement. Le sweater était presque terminé ; le sweater gris et sans intérêt, avec le petit motif rouge vif qu'elle y avait ajouté.

“ Aujourd'hui elle a emmené les chiens dans la voiture ”, dit Evelyne le vendredi.

Edmond la regarda par-dessus ses lunettes :

“ Ah oui ? ”

- Et elle est revenue seule. Puis elle est entrée dans la maison, en est ressortie avec deux mallettes, les a posées dans la voiture et elle est partie.

- C'est probablement pour ça qu'elle s'est débarrassée des chiens. Elle partait en voyage.

- Elle est en voyage, sans aucun doute.

- Ou peut-être l'entretien était-il trop coûteux. ”

Edmond bâilla, essuya ses lunettes et les installa avec soin sur son nez. “ Elle n'aurait pas dû leur donner tant d'exercice. Ça les rendait bien trop affamés. ”

Il ouvrit son journal et le plaça sur ses genoux. “ Ça a dû lui coûter rudement cher de nourrir ces molosses ! ”

Evelyne retira ses aiguilles du tricot et plia le sweater. Elle se leva. Le motif était en place, tout était terminé.

“ Je ne pense pas, dit-elle. Je ne pense pas que ça lui ait coûté quoi que ce soit. A vue de nez, combien pesait son mari ? ”

SMITH P.C., “ Les gens d'à côté ” dans Crimes parfaits, Ecole des loisirs, 1999

- Qu'est devenu le mari ? Comment peux-tu émettre cette hypothèse ?
- Donne quelques traits physiques et moraux des différents personnages lorsque c'est possible.
- Qualifie les relations qu'ils entretiennent entre eux. Justifie tes réponses.
- Parmi les sentiments suivants, lesquels éprouves-tu pour chacun d'eux : indifférence – compassion – intérêt – agacement – compréhension – sympathie – antipathie – complicité – rejet - ...

Nouvelle n°5 : Le chanteur de jazz – Marc Villard (pour www.noircommepolar.com)

Renat Adami habite un immeuble modeste dans le quartier espagnol de Naples. Un deuxième étage via Armando Diaz. Il consacre ses matinées à glander au plumard et ses après-midi à répéter dans un garage derrière la Via Toledo; en compagnie de son vieux copain Tommaso Ciuni qui plaque des accords sur un antique Yamaha. Renato a décidé d'inscrire à son répertoire Besame Mucho depuis que Diana Krall a repris ce vieux morceau. Il possède une bonne voix veloutée à la Dean Martin mais sans l'humour de Dino. Maintenant, ils attaquent The Look Of Love. En fait, Renato ne pense pas à l'avenir - il est âgé de 28 ans - car, pour l'heure, son existence lui convient parfaitement.

Il est dix neuf heures. Les deux hommes gagnent un bar de branleurs via Toledo et s'installent à une table devant deux Whisky Coca.

Tu ne m'as pas écrit la liste des morceaux pour ce soir, Renato.

J'hésite. On pourrait commencer par Cry Me A River ?

C'est trop marquant. Pourquoi pas I Remember You ? C'est plus soft.

D'accord. Et on termine avec This Foolish Things. On ne change rien aux autres titres. J'ai demandé une augmentation à Di Vaio mais il pleurniche car le batteur menace de ficher le camp, enfin, c'est toujours la même chose. La fille du Bird, via San Pasquale, m'a téléphoné: elle propose une semaine non-stop.

Je marche.

Okay, Tommaso, à ce soir.

Quatre heures plus tard, leur set terminé, les deux hommes quittent le Ko Ko, situé dans le quartier du Vomero. Un type de 35 ans sort de l'ombre, verrouille son scooter et se rapproche des musiciens.

Monsieur Adami, je peux vous parler ?

On se connaît ?

Non. Mon nom est Montesano. J'ai un service personnel à vous demander.

Renato se tourne vers le pianiste. Les deux hommes se donnent rendez-vous pour le surlendemain et le chanteur rejoint l'homme au scooter.

Je vous écoute.

Mon patron, Attilio Mele, fête la première communion de sa fille dimanche prochain. Avec tout le tralala, l'église et aussi le restaurant La Cantinella, via Cuma. Il veut faire danser mais pense aussi à des chansons pour terminer la soirée. Il aime bien votre voix et il vous demande de chanter pour cette fête. C'est bien payé.

Je ne chante pas n'importe quoi. Je chante en anglais, du jazz.

Allez, vous connaissez bien des chansons d'honneur, je sais pas moi: Sangu Chiama Sangu, I Cufurenti, Ornerta, des trucs comme ça.

Il fait dans quoi, votre patron ?

- Dans les affaires. Beaucoup d'argent.

- Je ne chante pas en italien et surtout pas des chansons de camorriste.

Vous insultez Attilio Mele.

- Je le connais pas, je ne peux pas l'insulter. Il trouvera des tas de mecs prêts à chanter n'importe quoi pour du fric.

- Il ne va pas aimer ça. Pas du tout.

Là-dessus, Montesano tourne les talons en direction d'une rue pentue sans même prendre la peine de récupérer son scooter. Renato met ses mains dans ses poches pour en calmer le tremblement et rentre dans la boîte, en quête d'un dernier verre. Il en a besoin.

Cinq jours plus tard, Renato Adami s'entend dire par Di Vaio que son contrat avec le KoKo a pris fin la veille au soir.

- J'ai fait quelque chose de mal ?

Oui, mais pas à moi. Ca m'ennuie pour toi, Renato, mais je n'ai que cette boîte dans ma vie et l'assurance ne couvrira pas un incendie criminel.

Maintenant, le chanteur marche dans les rues de Naples. A certains croisements, il aperçoit le Vésuve, des effluves de Lemoncello lui chatouillent les narines. Puis il parvient devant le Bird. Chiara, la maîtresse des lieux, écoute d'une oreille distraite un duo sax-batterie complètement barré dans un post-free jazz. La présence du jeune homme l'oblige à se lever.

- Renato Adami, c'est ça ?

- Oui, c'est moi, vous m'avez vu au Ko Ko. Je suis d'accord pour une semaine chez vous avec mon pianiste.

- Je me suis un peu emballée, Renato. En fait, je traverse une mauvaise passe et je préfère qu'on en reparle après les vacances, genre début septembre.

L'homme et la femme se dévisagent. Elle est rousse, des yeux verts, pas de poitrine. La quarantaine. Renato s'enhardit, tendu malgré lui.

Vous avez de la famille dans la camorra ?

Oui mais je suis rarement d'accord avec eux. Une discussion sur les tarentelles a dégénéré hier soir.

Disant cela, elle met à jour sa main droite qu'elle dissimulait dans son dos. Un pansement recouvre en totalité les doigts de la patronne du club.

Pas à cause de moi, quand même, dit Renato à mi-voix, les yeux exorbités.

Ça en faisait partie. Rappelez en septembre, ça va se tasser.

Dimanche. Renato et Tommaso Ciuni dégustent, dans une trattoria, des spaghettis à la vongole. À quelques pas de la sortie du Napoli qui vient de retrouver la Série A, après quelques années de pénitence dans les divisions inférieures. Les portes du stade libèrent brusquement une armada de tiffosi juchés sur des scooters, des voitures décapotables et des motos trafiquées. Ils ont gagné et on doit les entendre jusqu'à Ravello. Quand les hurlements s'apaisent, le pianiste se tourne vers Renato.

Il faut essayer Amalfi, Capri, Ischia.

J'essaie à Capri et Ischia. Tu prends Amalfi. C'est quand, ton mariage ?

Dans trois semaines. Il me semble que tu es mon témoin.

Renato finit par décrocher un engagement de misère dans une pizzeria de Capri. A l'entrée de la ville. On ne sait trop si l'établissement est celui des employés qui bossent pour les riches, de l'autre côté de la colline, ou s'il survit grâce aux touristes. Le problème avec Capri, c'est le coût du ferry. Et sa durée. Les deux hommes, qui terminent tard leurs mini-concerts, ne peuvent trouver de navette pour les ramener sur Naples avant le premier ferry du matin. Le patron de la pizzeria leur prête donc une piaule surchauffée, près des cuisines, mais retient un paquet de liras sur leur cachet déjà faiblard. Pour l'heure, les amis regagnent la côte, penchés sur une coursive métallique. L'eau verte s'ébroue sous la coque et scintille sous le soleil de mai.

- J'ai fait une belle connerie de répondre au camorriste.

Tes enfants t'aimeront pour ça.

Pas sûr.

Puis Tommaso décroche un engagement à Ischia dans une gargote qui affiche sur ses murs des photos de Lionel Hampton datant des années cinquante. Et durant quinze jours, Renato passe ses après-midi au Loto car on lui tourne le dos à Naples. Tommaso pianote derrière une diva de banlieue et il en a bien besoin car le mariage approche à grands pas. Sa fiancée, originaire d'Ercolano, a insisté pour que la cérémonie ait lieu dans cette banlieue napolitaine.

Renato prend le train, les bagues du mariage enveloppées dans un papier de soie au fond de sa poche. Le tortillard traverse des banlieues bouffées par les cancrelats, des HLM pisseux et des tags omniprésents. Il est 9 heures du matin, ce samedi, et les rues d'Ercolano sont encore peu remplies.

Renato décide de descendre jeter un coup d'œil aux fouilles situées dans la basse ville. Il croise deux ados juchés sur un scooter traînant dans son sillage un cheval accroché à une laisse. Fellini lui cligne de l'œil. Deux blacks, à l'entrée des vestiges, fourguent déjà leurs faux Gucci, Chanel et Prada. Il grille une cigarette au-dessus du chantier puis remonte lentement vers l'église. Les soixante-dix invités sont déjà en place sous la nef. Des marras pleurent de bonheur, des camorristes renouent leurs nœuds de cravate et Renato s'acquitte parfaitement de son job de témoin du marié. Le repas de noces n'est pas mauvais et composé pour l'essentiel de pâtes, de fruits de mer, de babas au rhum, de gelati et d'espresso. Un trio pathétique se met ensuite en place pour faire danser la jeunesse. Les deux amis, passablement éméchés, se posent sur un muret.

- Alors Tommaso, ça fait quoi ?

- J'en sais rien, j'essaie de calmer Gabrielle. Si je l'écoutais, on mettrait en route un premier gosse pour l'année prochaine. Dis donc, mon beau-père demande si tu peux chanter un ou deux trucs. J'ai dit oui.

- Fais chier.

Mais c'est un mariage et Renato est témoin. Vaguement titubant et encouragé à grands cris par la belle famille, il entonne d'une voix pâteuse Mafia Leggi d'Onuri et Tarentelle Guappa. Il ne sait trop d'où lui viennent les paroles; des souvenirs de beuveries adolescentes, peut-être. Puis il déserte l'estrade sous les vives, saluant la foule amusée.

La nuit tombe peu à peu et les derniers fêtards finissent les verres. Depuis trente minutes, Renato est collé à une belle blonde qui s'est présentée sous le patronyme d'Andréa. Ils sont accaparés par un slow interminable et poisseux.

- Andréa, j'aime ton odeur.

- T'es pas difficile. Avec la chaleur, j'ai transpiré comme une bête.

- Viens, on va marcher un moment.

Andréa ne discute pas et balance son sac à main sur son épaule. Ils descendent dans la moiteur du soir vers les ruines. A mi-pente, Renato se penche vers elle et écrase sa bouche d'un baiser hystérique. La jeune femme se laisse faire en riant et pousse le chanteur dans un petit jardin public, déserté à cette heure. En gloussant, le couple se déshabille mutuellement. Andréa se détourne pour dégrafer son soutien-gorge.

-Dis donc, Renato, je croyais que tu ne chantais pas de chansons camorristes.

- Hein, quoi ?

Elle se retourne vers lui et en termine avec le silencieux qui orne son Beretta.

- Mais, mais ... qui es-tu ?

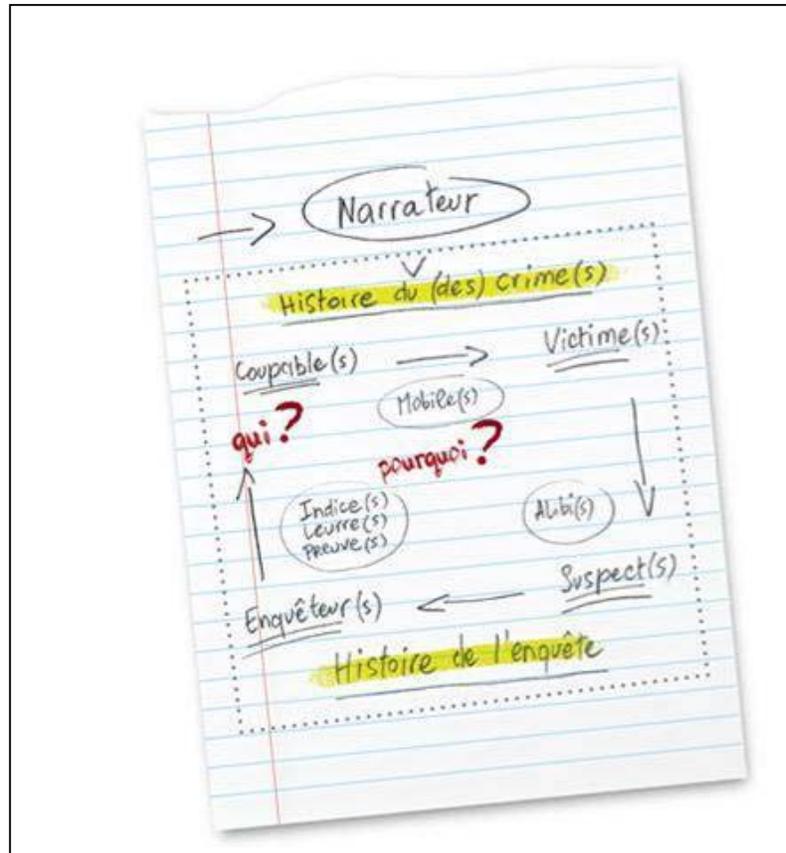
- Andréa Torino, la nièce d'Attilio Mele.

Le Beretta est une arme fiable, même dotée d'un silencieux.

- Par groupe de deux ou trois, proposez un découpage pour ce texte que vous justifierez oralement.
- Posez ensuite une ou deux questions après chaque coupure.
- Proposez une musique et une (des) photo(s) qui pourrai(en)t accompagner ce texte.
- Proposez également des acteurs qui pourraient jouer les différents rôles et défendez votre choix.

Activités pour les cinq nouvelles

- Pour chacun des récits, réalise « le schéma du crime ». Est-il toujours complet ? Comment expliques-tu cela ?



- Quand le récit a-t-il lieu par rapport au(x) crime(s) ? Quel effet cela produit-il sur toi, lecteur ?
- Pour une des cinq nouvelles au choix, vous allez imaginer (et jouer) par deux l'interrogatoire du coupable (suspect) par un officier de police (tu peux imaginer que Gilles s'est livré ou qu'il a survécu miraculeusement).
- Vous devrez peut-être compléter le schéma (alibi pour le suspect, indices pour le policier...).
- Vous pouvez également mettre en scène l'interrogatoire d'un témoin ou la plaidoirie d'un avocat.